

— Pourquoi l'aurais-je refusé ? Il me semble qu'autrefois vous avez demandé vous-même qu'il en fût ainsi.

— Alors je réclamaï un droit, je ne sollicitais pas une faveur.

— Qu'importe sous quelle forme on rend justice ?

Larry laissa échapper un geste d'impatience.

— Qu'importe ? Recevez-vous donc du même air le paiement de ce qui vous est dû et une aumône ?

Ce mot parut blesser la jeune fille.

— L'asile que je reçois ici, répondit-elle

d'une voix émue, est aussi une aumône ; s'il y a honte à accepter de telles faveurs, il faut accuser le sort et non ma volonté.

— Vous avez raison, Louise, j'ai mal parlé, pardonnez-moi ; mais vous devez comprendre que votre position, vis à vis des héritiers Boissard, n'est pas la même que vis à vis de nous : vous êtes déjà de notre famille, tandis que vous n'êtes pour eux qu'une étrangère.

— Ceux qui vous font du bien ne peuvent vous être étrangers.

— Vous êtes bien reconnaissante pour ces gens !

— Aimerez-vous mieux que je fusse ingrate ?

— J'aimerais mieux vous voir refuser leurs présens; ah! croyez-moi, j'en ai l'expérience, il n'est pas bon de se faire ainsi l'obligé du riche; il est moins dangereux de l'avoir pour ennemi que pour bienfaiteur.

— Cela peut être, mais je n'ai pas eu le choix. Je vous l'ai dit, mon courage était à bout; en acceptant j'ai songé que je pourrais échapper à une dépendance pénible, retourner dans mon pauvre logement d'autrefois, y vivre libre, tranquille du moins; j'ai eu tort peut-être, mais tous les cœurs ne sont pas assez forts pour se résigner à une perpétuelle humiliation.

Il y avait, dans l'accent avec lequel ces mots étaient prononcés, un mélange de mécontentement et de douleur qui laissa An-

toine lui-même flottant entre le ressentiment et l'émotion.

— Je sais que vous avez souffert, dit-il; ah! je le sais trop.

— Pourquoi vouloir alors que je rejette le seul moyen d'échapper à ces souffrances?

— Se peut-il que vous ne le compreniez pas? Ne voyez-vous pas que je voudrais vous rendre heureuse tout seul et sans le secours de personne?

— J'aurais cru que, lorsqu'on aimait bien, on désirait le bonheur de la personne aimée, quelle que fût la main qui le donnât.

Larry posa la main sur sa poitrine avec une violence retenue.

— J'ignore, dit-il, s'il en est qui peuvent mieux aimer que moi ; mais Dieu sait que j'ai mis dans cette affection tout ce que mon cœur pouvait avoir de dévouement. Oui, Louise, votre repos m'est plus cher que la vie ; mais c'est parce que j'aime ce repos que je voudrais vous voir refuser ce nouveau bienfait. Je hais les gens que vous acceptez pour protecteurs, parce que je les ai toujours rencontrés entre vous et moi : chaque fois que je suis accouru espérant vous porter une joie (et cela était bien rare !), j'ai trouvé qu'ils m'avaient prévenu et qu'ils avaient atteint sans sacrifice, sans courage, seulement avec leur or, le but que j'avais péniblement cherché. Que d'autres vous rendent heureuse, si je ne le puis, je m'y résignerai ; acceptez une orgueilleuse pitié, je baisserai la tête en silence ; mais ne recevez rien des Boissard, je vous en conjure, rien des Bois-

sard ; mon instinct me dit qu'ils nous seront fatals.

— Et n'en avez-vous donc rien accepté vous-même ? murmura Louise, d'une voix tremblante et irritée.

Antoine tressaillit et devint pâle. Il regarda un instant la jeune fille avec une surprise douloureuse.

— C'est vrai, répondit-il enfin, vous avez raison, je n'ai pas droit de vous donner ces conseils.

Mais le mouvement de colère qui avait emporté Louise avait déjà fait place au repentir. Elle comprit que, pour défendre Arthur, elle s'était montrée cruelle envers Larry en le blessant au point le plus

sensible de son orgueil; honteuse de sa dureté, elle se laissa tomber sur une chaise, cacha son visage dans ses mains et fondit en larmes.

En entendant ses sanglots, Antoine releva la tête, il croisa les mains avec une profonde douleur, et demeura un instant debout, la regardant.

— Pourquoi pleurez-vous? demanda-t-il; est-ce de regret? Ah! consolez-vous; mon cœur est habitué à ces coups, et vous pouvez le frapper sans craindre ni reproche ni plainte.

Et comme les sanglots de Louise redoublaient, désespéré, il porta la main à son front.

— Ah! je n'aurai donc de pouvoir que pour vous arracher des larmes, je suis bien malheureux! Mais que vous ai-je dit, que vous ai-je fait? Comment avons-nous été amenés là? Je suis venu ici plein d'une joie que j'espérais vous faire partager, et à peine ensemble, voilà que nous en sommes venus aux reproches, à la colère! Mon Dieu! mais quelle fatalité pèse donc sur nous!

Il s'approcha de la jeune fille, les yeux humides, et la voix tremblante.

— Louise, oublions tout ce qui vient de se passer, supposez que j'arrive, que je n'ai point parlé; essuyez vos larmes, souriez-moi, j'ai besoin d'être heureux, je ne veux pas perdre dans des querelles un dernier instant que j'ai à vous voir; s'il est des choses sur

lesquelles nous ne pouvons nous entendre, eh bien ! n'en parlons jamais.

— Oh ! je ne demande pas mieux.

— Votre main alors ?

La jeune fille la lui donna, et il y déposa un baiser.

Un assez long silence suivit : il était difficile qu'arrivée à ce point, la conversation ne tombât pas subitement en convenant de mettre fin à leur contestation, avant de s'être entendus ; Louise et Antoine ne purent échapper à l'embarras qui suit toujours ces querelles sans raccommodement.

Ils étaient d'ailleurs encore trop préoccupés pour passer sur-le-champ à d'autres idées,

et, comme il arrive toujours après des débats, où les raisons n'ont point été épuisées, ils continuèrent la discussion au dedans d'eux-mêmes.

Antoine tenta pourtant quelques efforts pour faire cesser cette froideur, mais ils furent sans résultat ; l'entretien languit jusqu'au moment où la veuve Larry l'interrompit.